

Le défilé

Sylvie Massicotte

Numéro 151, décembre 2016

Montréal est une ville de passages secrets

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85426ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Massicotte, S. (2016). Le défilé. *Moebius*, (151), 35–41.

SYLVIE MASSICOTTE

Le défilé

Cinq ans ont passé... C'est ce que je calcule en remuant la cuillère dans ma tasse. Repus, Nina et Georges posent un regard à la fois tendre et interrogatif sur cette agitation inutile dans mon café noir. Dire que jeudi dernier, quand Nina a téléphoné, je n'ai eu aucune réaction en entendant leur nom. Cela a créé un silence au bout du fil. Puis, courageusement, elle a insisté de sa voix un peu vieillie que je n'arrivais pas à reconnaître, surtout qu'Ophélie se pendait à mon peignoir en criant «maman» et que Christian ne comprenait toujours pas qu'il fallait l'amener dans la pièce voisine. «Vous ne vous rappelez pas, sur le marché, les raviolis faits maisogne?» a-t-elle repris. J'avais adoré Nina et Georges, ce vieux couple de Provence, avec leurs raviolis à la daube qui me faisaient particulièrement craquer. Et leur pintade aux cèpes.... Mais au lieu de me mettre en appétit, là, au téléphone, le souvenir de leurs plats m'a donné un haut-le-cœur. N'empêche, je me rappelais parfaitement qu'à force de me bichonner avec leurs petits plats préparés, à l'époque, ils avaient fini par devenir plus ou moins des amis pendant mon séjour. Il y avait des matins où je n'avais besoin de rien au marché, mais je passais tout de même les saluer. Georges me présentait un plat et je me laissais tenter. Le jour où je leur ai annoncé que j'allais rentrer, qu'on n'allait plus se revoir au marché, tous les deux avaient pris un air triste. Je croyais qu'ils cherchaient à me consoler en promettant qu'à leur retraite ils voyageraient au Canada. S'ils passaient par Montréal, bien sûr, ils allaient me faire signe. Sur le comptoir, je leur avais laissé mes coordonnées et j'étais partie reprendre ma vie. J'ignorais

encore l'existence de Christian et j'étais loin de me douter que j'allais devenir mère d'une petite Ophélie... Cinq ans plus tard, j'ai répété leur nom au téléphone, en tâchant de mettre un peu de chaleur dans leurs prénoms. Je me suis rappelé mon contrat près de Nice, le marché et leurs visages enjoués. Alors, au grand soulagement de Nina, j'ai déclaré : « Oui, bien sûr, je me souviens de vous. »

Je fréquente rarement les restaurants de l'ouest de la ville. Néanmoins, j'ai entraîné Nina et Georges ici, à deux pas du Salon du livre où nous retrouverons Francesca tout à l'heure. Manger un morceau, avant d'aller à sa rencontre au stand de ses éditeurs, allait de soi. Une façon de passer du temps, sans doute, mais j'avais aussi une faim de loup, moi qui d'habitude mange peu à midi. Je termine mon café et, dans quelques minutes, ils pourront faire connaissance. Francesca s'est montrée bien ouverte à l'idée de les voir au Salon. Il faut dire qu'elle espère vendre son livre. Des recettes autour de pâtes fraîches. Un de plus... Ils vont discuter et, à la fin de sa séance de signature, elle leur proposera peut-être de les amener quelque part. Je réussirai à prendre congé d'eux. Ils ne pouvaient pas plus mal tomber en ce moment, Francesca l'a bien saisi. Je n'ai jamais eu autant de dossiers à traiter au bureau, en même temps qu'Ophélie fait une otite et que Christian se plaint de mes absences trop fréquentes. La grosse main de Georges cherche à s'emparer de l'addition, à présent. Je tranche :

— J'y tiens, j'y tiens ! dis-je en le repoussant.

J'aperçois l'heure au-dessus de la caisse. C'est parfait, il ne reste plus qu'à partir, traverser la rue Sainte-Catherine et on arrivera très vite au Salon. Nina boutonne le manteau de fausse fourrure qu'elle a choisi pour venir « au Canada ». Elle enfle ses gants d'alpaga rose et nous sortons. Ils rencontreront Francesca, dieu soit loué, ils pourront parler cuisine pendant que je donnerai un coup de fil à Christian pour savoir si ça va avec Ophélie. Il faudrait que le traitement homéopathique commence à donner des résultats, sinon Christian insistera pour qu'on passe aux

antibiotiques et je m'y opposerai. Nous retomberons dans nos interminables discussions... Je devine ce qu'il dira. Il sait quels seront mes arguments. À quoi bon discuter quand on se connaît trop?

Nina et Georges auront plein de questions à poser à Francesca. Ce sera la même chose pour elle, placée devant ces anciens traiteurs qui ont toujours été tellement fiers de leurs produits maison. «Même moi, je suis fait maison!» aimait lancer Georges, au marché, tandis que Nina secouait la tête en emplissant ses contenants de sauce. Est-ce qu'elle ne préparait pas elle-même la farce de ses raviolis à la daube?

— Ah, mais c'est mon fils qui confectionnait la pâte!
s'exclame-t-elle à présent.

Ils m'ont toujours semblé amoureux quand je les regardais travailler ensemble, derrière le comptoir. Plus amoureux que Christian et moi aujourd'hui... Plus amoureux que mes parents. Ah, s'ils n'étaient pas si loin, eux aussi auraient pu s'occuper de Nina et de Georges.

C'est la retraite ou peut-être l'effet du voyage... Le couple semble un peu désaccordé. Cette façon de bouger dans des sens opposés ou de s'interrompre, je ne sais pas. Une fois de plus, Georges commente la largeur des rues de Montréal. Nina parle du froid. Je presse le pas pour éviter qu'ils prennent leur coup de mort. À leur âge, on devient fragile. Et puis le temps presse, Francesca a une petite heure de signature, il ne faudrait tout de même pas la manquer. Pas normal, toute cette agitation dans la rue... Qu'est-ce qui se passe?

Le défilé du père Noël, il ne manquait plus que ça!
Désespérée, je leur annonce :

— Sainte-Catherine est fermée...

Ils ne semblent pas comprendre. On ne peut pas se jeter au milieu de la parade, ce n'est pourtant pas difficile à saisir.

— C'est de l'autre côté de cette rue qu'il fallait aller! je précise.

Nina hausse les épaules. Georges lui attrape le bras et, dans un synchronisme parfait, cette fois, ils vont se poster au bord du trottoir. Des mascottes dans des costumes criards sautillent sous leurs yeux, simulant une joie de vivre peu crédible. D'autres personnages s'ajoutent, plus grotesques encore, bougeant au hasard en essayant de se donner une contenance. On dirait des personnes mal dans leur peau qui auraient décidé de se glisser à l'intérieur de ces costumes de bouffons pour mieux se dandiner dans leurs mouvements maladroits.

Nina et Georges sourient comme deux enfants, l'air ébahi devant un char allégorique débordant de lutins excités. Tous les deux se fondent parfaitement dans la foule. Il leur manque seulement un bonnet rouge à pompon blanc pour faire comme ces spectateurs qui jouent au père Noël en attendant sa venue. Je me surprends à imaginer ce qui se passerait si je les abandonnais là, si je ne répondais plus à leurs appels pendant le reste de leur séjour... Ont-ils vraiment besoin de moi? S'ils souhaitaient me revoir, ils m'ont vue. Je pense sérieusement à abandonner ce vieux couple. Je me demande si je ne suis pas devenue cruelle. Peut-être est-ce le surmenage? Je ne me reconnais plus, ces temps-ci... Une chose est sûre, on ne va pas rester là. Francesca nous attend. Je cherche comment on pourrait fendre cette mer bigarrée qui ondule. C'est vraiment impossible de traverser. Je tire la manche du manteau poilu de Nina. Elle se détourne un instant de la parade et, en me jetant un regard émotivement chargé, elle lance :

— Pourquoi êtes-vous si pressés, en Amérique?

J'essaie de garder une attitude bienveillante :

— Vous n'avez pas froid, Nina?

Elle fait signe que non en retournant son col et en reprenant sa position de spectatrice. Attendre que ça passe,

comme je le fais avec Ophélie quand il faut jeter un peu de lest. Mais toutes ces vagues de couleurs écœurantes qui tanguent sur des airs de Noël me donnent véritablement la nausée. Je ne sais pas ce que j'ai mangé qui ne passe pas. Les tambours résonnent dans mon thorax. Je redeviens la gamine tremblotante de jadis, qui était trop impressionnée par les défilés. Il faut qu'on bouge. Je tape sur l'épaule de Georges.

— Le Montréal souterrain, ça vous dirait? je lui crie, au milieu du tintamarre.

C'est efficace. Son regard brille comme ceux de tous les touristes quand ils s'imaginent arpentant la ville sous terre, sans manteaux, alors qu'il fait froid dehors. Des rêves d'enfants, de trésors et de passages secrets...

— Et votre amie?... rétorque-t-il en ramenant son regard à la parade.

Pas le temps de répondre, de lui expliquer qu'emprunter le passage souterrain serait la seule façon de rejoindre la Place Bonaventure. Pas le temps, il faut que je m'écarte, que je trouve appui sur cette colonne de ciment, là, devant moi. Je l'atteins en prenant une grande respiration. J'ai chaud... Je ne vais tout de même pas vomir là, sur l'asphalte, en public... Peut-être que personne ne s'en rendra compte, après tout, hypnotisés qu'ils sont tous par cet interminable défilé. Une autre secousse dans mon corps, une pulsion dans la gorge, plus de questions à me poser: je vomis tout ce que je sais.

Je palpe mes poches, attrape des papiers mouchoirs. Je reprends mon souffle en m'agrippant à la colonne. Le visage curieux d'une fillette apparaît. Elle évalue les dégâts à mes pieds. Des éclaboussures sur mes bottes de nubuk... Elle relève la tête et m'observe. Extirpant une canne en bonbon de ses lèvres roses et mouillées, elle demande:

— Toi aussi, tu vas avoir un bébé?

Dans la rue, la fée des étoiles fait son entrée. Ses petits gestes répétés m'étourdissent. En m'écartant rapidement de la fillette, je vomis encore un coup. Je me sens dégueulasse... Je me redresse. La fée des étoiles, toujours là, avec sa baguette magique... Bonne fée, faites qu'il ne s'agisse pas de ça!

Je dois absolument livrer mes Provençaux à Francesca. Il ne reste plus que vingt minutes avant la fin de ses signatures. J'essaie de compter... Mes dernières règles remontent à quand, je me demande, lorsque des gants roses s'agitent sous mon nez :

— Georges me dit qu'on pourrait visiter la ville souterraine? vérifie Nina, incrédule.

Son haleine, encore imprégnée de l'odeur de l'oignon fané qui couronnait sa salade de midi... Je me détourne en lui soufflant :

— Oui, oui, Nina... On passe par les galeries souterraines, mais il faudra faire vite.

Je pense à la chaleur qu'il fera dans le labyrinthe de boutiques, là-dessous, et j'ai de nouveau un haut-le-cœur. Je débite d'une traite :

— Il ne faudra pas s'arrêter dans les boutiques, vous comprenez, sinon on ne va jamais y arriver.

— Ah, vous êtes toujours tellement pressés en Amérique! Vous...

Je me détourne de Nina, me replace derrière la colonne et vomis une fois de plus. Doucement, ses mains gantées se rapprochent pour soutenir mon front. C'est doux, réconfortant... Au fond, Nina a toujours été une mère pour moi. Une vraie mère nourricière... Elle me considère avec affection, m'éponge le menton. Puis elle chuchote à mon oreille :

— Dites donc, vous... Vous n'auriez pas une autre pitchounette en route!?

Je sens les larmes inonder mes yeux. La fillette, revenue dans mon champ de vision, lèche sa canne rayée en scrutant mon regard. Derrière elle, j'aperçois Georges, de dos, qui ne perd pas de vue le char allégorique emportant la fée des étoiles. J'essaie de reprendre mes calculs. Il y a pas mal longtemps que j'ai eu mes règles...

Nina m'accueille dans ses bras de peluche. Mes larmes imbivent la fausse fourrure tandis que j'y découvre une vieille odeur de friture. Il faut que j'appelle Christian. J'attrape mon téléphone, mais Georges nous fait signe d'approcher. Le père Noël est là, généreux, agitant une clochette. Il est 14h. Francesca vient de terminer ses signatures.